

Ce qu'on pense du *Moniteur Acadien* en haut lieu

Mon cher Monsieur,—Permettez à un vieux ami de se joindre à vos nombreux lecteurs et, en si bonne compagnie, de vous offrir ses meilleurs souhaits de prospérité à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du *Moniteur Acadien*, ce vaillant champion de nos droits, ce défenseur constant de notre foi, de notre langue et de nos traditions nationales. Vingt-cinq ans! c'est toute une carrière; et cette carrière si bien remplie, le *Moniteur* a droit d'en être fier. Longtemps seul sur le champ de bataille, pour plaider la noble cause des fils des malheureuses victimes de 1755; et s'imposer une pareille tâche, il y a vingt-cinq ans, dénote de sa part un courage et un désintéressement vraiment digne d'éloge. Nos braves Acadiens-français, privés alors des bénéfices d'une instruction qui leur faisait presque complètement défaut: éloignés, en conséquence, des emplois lucratifs ou honorifiques, se voyaient relégués au dernier rang par leurs vainqueurs intéressés à les tenir dans cet état d'ilotisme. Ils avaient en quelque sorte perdu l'espoir de voir se rétablir leur identité nationale. Il fallait leur inspirer plus de confiance en eux-mêmes, et leur prouver qu'ils n'étaient nullement inférieurs en intelligence à ceux de leurs concitoyens d'autres origines qui les entouraient; et que pour les élever, ils n'avaient qu'à puiser largement aux sources des eaux pures et bienfaisantes d'une solide éducation dont une, grâce au dévouement du regretté Messire F. X. S. K. Lafrance, et au zèle éclairé du vénérable et illustrissime évêque de ce diocèse, Mgr. Sweeney, venait de naître. Comme le *Moniteur*, elle était le précurseur de futurs et vaillants auxiliaires qui, dans l'avenir, devaient la seconder dans la difficile et glorieuse mission qui lui était dévolue en partage.

Humainement parlant, l'entreprise devait paraître pour le moins téméraire, pour ne pas dire impossible et ridicule; car pour l'existence d'un journal, il faut non-seulement des ressources matérielles, mais aussi des lecteurs. Cette décourageante considération ne déconcerta pas le *Moniteur*, ou plutôt son fondateur. En attendant des lecteurs (français) en nombre suffisant, il se fit l'avocat zélé et dévoué des exilés de Port-Royal, de Grand-Pré, des Mines, etc., et sut flétrir, comme ils le méritaient, la conduite barbare des tristes vainqueurs des persécutés de 1755. Ses plaidoyers, tout brûlants d'un patriotisme ardent et convaincu, trouvèrent de l'écho au Canada, dans la République voisine, en France même, et suscitèrent de vaillants défenseurs à cette poignée de colons français échappés à la rage des Murray, des Winslow et de leurs pareils. Les Rameau, les Casgrain, les Gagnon sont là pour attester que le *Moniteur* n'a pas prêché en vain dans le désert, et le petit peuple acadien lui doit, assurément, une large part de sa résurrection intellectuelle et sociale.

Mais une œuvre aussi hardie ne pouvait être conduite à bonne fin sans entraves. Dieu lui-même, qui la voulait digne de lui, se plut à l'éprouver. Pour prouver cette vérité, il ne faut que rappeler ces trois désastreux incendies qui mirent le *Moniteur* à deux doigts de sa ruine. Plein de confiance, cependant, dans la sainteté de sa mission, il ne désespéra pas; se releva de ses ruines encore fumantes et continua son œuvre avec de nouveaux succès.

Les ruses sornioises de la politique, les polémiques chatouilleuses, les critiques hargneuses vinrent bien

quelques fois essayer d'assombrir son ciel, et de le détourner de son but; mais guidé par une prudence remarquable, il les dérouta et sut leur faire comprendre que les vaines et irritantes discussions ne sauraient honorer la presse et la relever dans l'esprit des lecteurs impartiaux et sensés, et les laissa se discréditer entre eux.

Un quart de siècle d'un aussi rude labeur méritait les succès obtenus et la légitime reconnaissance des Acadiens-français auxquels vous avez tendu une main amie, juste au moment opportun: et cette reconnaissance vous est acquise.

Pardon, mon cher *Moniteur*, je ne voulais que vous souhaiter de joyeuses noces d'argent, et me voilà installé à votre table sans être revêtu, je le crains bien, de la robe nuptiale; mais au moins, soyez clément et pardonnez à la témérité d'un pauvre diable qui n'avait d'autre ambition que de jouir de loin de la présence de vos aimables hôtes et de souhaiter encore au *Moniteur* de nombreuses années toutes couronnées de nouveaux succès. Ad multos annos.

I. B. C.

Rogersville, le 9 avril 1892.

(Anniversaire de ma naissance.)

Cher monsieur Robidoux,

Vous me demandez une correspondance pour votre édition spéciale à l'occasion des noces d'argent du *Moniteur Acadien*; il s'agit de reconnaître les mérites et les services d'un défenseur de l'Acadie, je ne puis vous refuser mon humble coopération.

Doyen de la presse acadienne, ayant débuté trois ans avant mon entrée dans l'arène, le *Moniteur Acadien* a bien mérité de l'Eglise et de la Patrie, dont il a été le champion à la fois énergique et prudent. Il a suivi la direction donnée par Sa Sainteté Léon XIII à l'égard du journalisme: "Parceque la coutume a fait du journalisme une nécessité, les écrivains catholiques doivent principalement travailler au salut de la société et à la défense de l'Eglise, de la même manière que celle employée par les ennemis de l'une et de l'autre."

On peut adresser au *Moniteur Acadien* les paroles dont se sert l'Eglise pour faire l'éloge de ses pontifes et confesseurs: "*Euge, serve bone et fideles.*" Bravo, bon et fidèle serviteur. Pas plus que ces héros du catholicisme, le *Moniteur* n'a été exempt des faiblesses et des erreurs de jugement qui sont l'apanage de notre nature déchue; toutefois, le journal catholique qui durant une existence de vingt-cinq ans a su éviter les écueils avec autant de discernement et de prudence, mérite bien, je crois, l'éloge que je me plais à lui décerner.

Pour ma part, si ma juridiction m'y autorise, je l'absous volontiers des péchés matériels ou formels dont il a pu se rendre coupable, et comme satisfaction je lui imposerai le devoir de continuer son œuvre avec un redoublement de zèle et de dévouement.

La presse catholique a été la sauvegarde de l'Eglise et de la société depuis son invention. De toutes les découvertes, celle de l'imprimerie me paraît avoir été la plus utile à l'homme. Il était juste et équitable que l'Acadie Française eût le privilège de profiter, de participer à ce bienfait, et grâce à l'initiative d'un enfant de l'Acadie, le *Moniteur Acadien* a surgi comme une étoile à l'orient pour diriger et guider les pas du petit peuple acadien vers la crèche du salut national.